

A L'OUEST DE REIMS LA POUSSEE ENNEMIE EST ENRAYEE PAR NOS TROUPES

EXCELSIOR

9^e Année. — N° 2.798. — 10 centimes. — Étranger : 20 centimes.

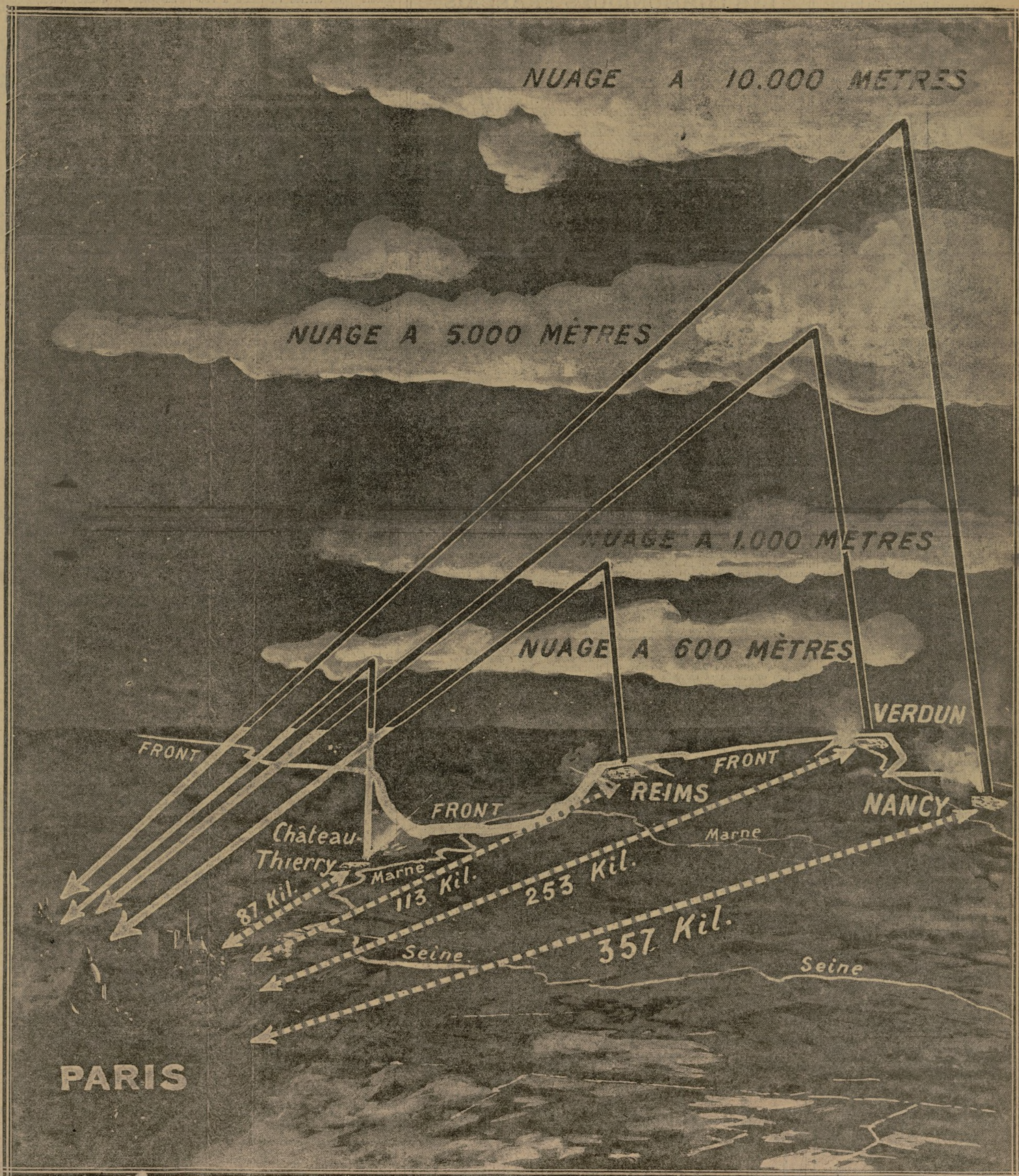
« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » — NAPOLÉON

Jeudi
18
JUILLET
1918

RÉDACTION & ADMINISTRATION
20, rue d'Enghien, 20. — PARIS (X^e)
Téléphone : Gutenberg 0273 - 0275 - 1500
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS
TARIF DES ABONNEMENTS
France... 3 mois, 10 fr.; 6 mois, 18 fr.; 1 an, 35 fr.
Étranger... 3 mois, 20 fr.; 6 mois, 36 fr.; 1 an, 70 fr.
PUBLICITÉ: 11, B^{is} des Italiens. - Tél.: Gut. 12-45
PIERRE LAFITTE, FONDATEUR

COMMENT PARIS A PU VOIR LES LUEURS DES CANONS DU FRONT

(Démonstration établie d'après un schéma de M. Bigourdan, de l'Académie des Sciences)



ON POURRAIT LES VOIR, DANS CERTAINES CONDITIONS, JUSQU'A 357 KILOMÈTRES DE LEUR POINT DE DÉPART

Dans son numéro du 16 juillet, "Excelsior" fournissait l'explication du phénomène qui avait rendu visibles, à Paris, les lueurs des canons du front pendant la nuit de dimanche à lundi. Ces lueurs étaient transmises jusqu'à la capitale par la réfraction des nuages. M. Bigourdan nous a dit que le fait n'avait rien d'anormal. Si les nuages sont situés à 300 mètres du sol, ils peuvent refléter la lumière à 75 kilomètres de son point d'émission. A 600 mètres, ils transmettent le même reflet à 87 kilomètres, soit de Châ-

teau-Thierry à Paris. A 1.000 mètres d'altitude, la transmission atteint 113 kilomètres (Reims à Paris). A 5.000 mètres, elle atteint 253 kilomètres (Verdun à Paris). A 10.000 mètres, 357 kilomètres (Nancy à Paris). Théoriquement, ou, pour mieux dire, dans certaines conditions atmosphériques, on pourrait même admettre que si les obus de la Grosse Bertha — qui poussent leur trajectoire jusqu'à 40.000 mètres — étaient lumineux, on pourrait en apercevoir le reflet, dans la nuit, depuis Toulouse, à 715 kilomètres.

LA TROISIÈME JOURNÉE DE LA BATAILLE

PARTOUT L'OFFENSIVE EST ENRAYÉE

Grâce à la résistance héroïque et aux contre-attaques incessantes de nos troupes et des régiments italiens, l'ennemi ne parvient pas à accentuer son avance sur le front à l'ouest de Reims, en dépit de ses efforts acharnés.

NOS POSITIONS DEMEURENT INTACTES A L'EST DE REIMS

Au troisième jour de la bataille, la situation reste aussi satisfaisante pour nous qu'on pouvait l'espérer dès les premières heures.

Sur la plus grande partie du front d'attaque, qui est aussi celle où l'ennemi comptait s'assurer les plus larges débouchés, son échec a été complet et n'a pu être réparé : depuis Reims jusqu'à l'Argonne, hier comme avant-hier, l'effort des Allemands, brisé au premier choc, s'est morcelé en attaques locales



LE GÉNÉRAL GOURAUD

qui ne leur ont valu qu'un surcroît de pertes sans aucun bénéfice.

C'est là un succès de la plus grande importance, dont le mérite revient à la valeur de nos soldats, toujours et partout égaux à eux-mêmes, à un excellent système de défense en profondeur, commandé depuis longtemps par tous les juges compétents ; enfin, et surtout, à l'autorité d'un chef aussi aimé que respecté, qui fut longtemps à la peine avant d'être à l'honneur, et n'a jamais dédaigné d'intervenir en personne pour conseiller, surveiller, encourager et diriger.

A l'ouest de Reims, les Allemands ont légèrement mordu sur nos positions du massif boisé de la rive droite de la Marne et établi une tête de pont un peu en aval, sur la rive gauche. Ils ont tenté, comme il fallait s'y attendre, un vigoureux effort pour exploiter ce médiocre succès, jetant sans compter leurs réserves sur cet étroit champ de bataille. Cet effort a été vain. A l'est, ils n'ont pu dépasser Reuil-sur-Marne et les bois de Courton. Au sud, nous les avons rejetés sur les pentes du plateau qui domine la Marne, et leur position la plus avancée en cette région est la ferme de la Bourdonnerie, à moins de 3 kilomètres de la rivière. Non seulement la situation ne nous inspire aucune inquiétude, mais c'est plutôt pour l'ennemi, adossé à un cours d'eau, qu'elle pourrait devenir critique s'il ne parvient pas à se donner de l'air.

En admettant qu'au prix de lourds sacrifices il y parvienne en effet, l'échec complet qu'il a subi sur le reste du front d'attaque nous permettrait de parer le coup sans difficulté. Quant à monter une autre attaque, égale ou supérieure en importance, dans une direction différente, les Allemands sont trop sérieusement accrochés pour y songer en ce moment.

Jean VILLARS.

LE GÉNÉRAL GOURAUD

Le glorieux mutilé des Dardanelles, commandant l'armée de Champagne, exerce sur ses soldats un incomparable ascendant.

Le général Gouraud, dont les troupes opposèrent en Champagne une victorieuse résistance à la manœuvre de l'aile gauche allemande, vient de se signaler une fois de plus par ses qualités de grand chef. Nous avons parlé hier de cet élu de la victoire au général Mallette, qui fut son brillant compagnon d'armes, et qui conserve de lui un souvenir sur lequel le temps ne saurait mordre.

« J'étais justement en train d'écrire ces lignes, nous dit-il ; elles résument en peu de mots l'appréciation d'un soldat : « La magnifique résistance de l'armée de Champagne à l'offensive allemande est due certainement aux qualités militaires des du général en chef et de ses soldats, mais aussi à l'incomparable ascendant que le glorieux mutilé des Dardanelles, le héros colonial, exerce sur ses troupes qui l'adorent. La victoire dépend beaucoup de l'amour et de la confiance que les soldats ont pour leurs chefs. »

« Si une silhouette est facile à camper, poursuit notre interlocuteur, c'est celle de ce héros de la conquête africaine, qui était, bien avant la guerre et grâce à la conquête du Maroc, le plus populaire de nos jeunes généraux, — car vous savez qu'il n'a que 51 ans. Une belle taille, très droite, une très belle figure, très caractéristique, à la fois pleine d'énergie et de douceur, éclairée par les yeux bleus et encadrée d'une barbe abondante — au fait, a-t-il gardé sa barbe ? — voilà comment il m'apparaît encore. Au moral, un

LES COMMUNIQUÉS FRANÇAIS

14 HEURES. — Au sud de la Marne, les Allemands, poussant des forces nouvelles, ont attaqué, hier dans la soirée, les hauteurs au nord de Saint-Agnan et de La Chapelle-Monthodon. L'ennemi a réussi à pénétrer dans La Bourdonnerie. La bataille se poursuit avec acharnement sur les pentes boisées immédiatement au sud de ce point.

Plus à l'est, en dépit d'attaques très vives, nous avons maintenu l'ennemi aux lisières sud des bois de Bouquigny et de Nesle.

LES ALLEMANDS ONT TENTE ÉGALEMENT UN PUISSANT EFFORT EN DIRECTION DE MONVOISIN, DONT ILS ONT PU S'EMPARER. MAIS UNE CONTRE-ATTAQUE DE NOS TROUPES LES A REJETÉS DE CETTE LOCALITÉ.

Entre la Marne et Reims, des combats violents sont en cours dans les bois de Courton. Une attaque ennemie dans la région de Vigny a complètement échoué.

A L'EST DE REIMS, LES TENTATIVES LOCALES DE L'ENNEMI SONT RESTÉES INFRACTUEUSES. Notamment dans la région de Prunay, les Allemands, qui tentaient de renouveler leurs assauts sur Beaumont, ont subi un sanglant échec. PARTOUT, NOUS AVONS INTEGRALEMENT MAINTENU NOS POSITIONS.

23 HEURES. — La bataille a continué aujourd'hui avec un acharnement soutenu sur l'ensemble du front.

A L'OUEST DE REIMS, EN DÉPIT DE TOUTS SES EFFORTS, L'ENNEMI N'EST PAS PARVENU À ACCENTUER SON AVANCE. NOS TROUPES, PAR LEUR RÉSISTANCE HÉROÏQUE ET PAR LEURS CONTRE-ATTAQUES INCESSANTES, ONT ENRAYÉ, AVEC DES ALTERNATIVES D'AVANCE ET DE REÇUL, LA POUSSÉE DE L'ENNEMI.

Au sud de la Marne, les combats se déroulent sur les pentes boisées au nord de Saint-Agnan et de La Chapelle-Monthodon. Des actions très vives au nord de Comblizy et de Festigny nous ont permis de maintenir l'ennemi aux lisières sud des bois de Bouquigny et des Châtigniers. A l'est d'Euilly, les Allemands ont réussi à reprendre pied dans Monvoisin.

Entre la Marne et Reims, la lutte se poursuit au nord de Reuil, dans le bois du Roi, où les Allemands ont pénétré et que nos troupes défendent pied à pied.

La forêt de Courton est également le théâtre de violents combats : l'ennemi reste maintenu à l'ouest de Nanteuil-la-Fosse.

Pour ce, objectif de puissantes attaques qui se sont renouvelées à plusieurs reprises, n'a pu être atteint par les Allemands. Une brillante contre-attaque des troupes italiennes à l'ouest de ce village a refoulé l'ennemi dans la vallée de l'Arde. De nombreux cadavres ennemis en avant des lignes témoignent des lourdes pertes subies par nos adversaires.

Situation sans changement dans le secteur de Vigny et au sud-ouest de Reims.

A l'est de Reims, nous avons brisé une attaque entre Beaumont-sur-Vesle et Sillery. NOS POSITIONS DEMEURENT INTACTES SUR L'ENSEMBLE DU FRONT DE CHAMPAGNE.

homme d'action qui sait penser et, ayant réfléchi, prendre des décisions rapides. « Son père était le docteur Gouraud, médecin de l'hôpital de la Charité, qui lui a transmis le souvenir d'un « savant et d'un homme de bien. Il eut, je crois, trois frères : l'un d'eux embrassa comme lui la carrière militaire ; l'autre entra dans les ordres et mourut comme vicaire de Saint-Pierre du Gros-Caillois ; le troisième, le docteur Xavier, était chef de service à l'Hôtel-Dieu.

« Le général Gouraud, après de fortes études classiques à Stanislas, entra à Saint-Cyr, et il en sortit à vingt-deux ans, ayant choisi pour servir le 21^e bataillon de chasseurs à pied, de Montbéliard. Quatre ans après, il part comme capitaine pour le Soudan, en mission hors cadre, et dès lors commence sa carrière coloniale, qui fut exceptionnellement brillante. Il prend part à la lutte contre Samory, que nos colonnes rejettent sur la haute Côte d'Ivoire. Il est deux fois blessé, d'une balle et d'une flèche, à l'assaut de Bangassi, reçoit une autre flèche deux mois après, et conduit ses tirailleurs à l'attaque de Kourma. Commandant une colonne légère, à la suite d'un raid magnifique, il capture Samory et le prend de ses propres mains. Il rentre en France décoré, passe au 8^e bataillon de chasseurs, est nommé commandant à trente-deux ans, permuté avec un colonial et passe dans l'infanterie de marine. De 1900 à 1903, il commande un bataillon créé pour établir une communication entre le Niger et le Tchad, conquiert le Kénem comme commandant en chef, et ouvre une route dans la direction du Ouadi et du Borkou. A quarante ans, il est colonel et officier de la Légion d'honneur. Il pacifie la Mauritanie, se montre impitoyable à l'égard des rebelles, mais ne cesse d'appliquer la théorie des grands coloniaux, de l'école des Gallieni et des Lyautey, alliant la fermeté à la justice, s'efforçant de comprendre la mentalité de l'indigène, faisant marcher l'organisation avec la conquête et visant à la reprise du travail.

« A ce moment sa carrière est assez connue pour qu'on puisse la rappeler brièvement. Il fut, au Maroc, l'auxiliaire de Lyautey, qui, ministre de la Guerre, le choisit comme résident général. Commandant la 10^e division après la bataille de la Marne, en Argonne, il fut blessé au combat du Bois-Boulant et refusa de quitter son poste. Il reçut ensuite le commandement du corps colonial et, en 1915, fut appelé à la tête du corps expéditionnaire fran-

çais aux Dardanelles. Il fut là-bas grièvement blessé par l'explosion d'un obus qui le projeta en l'air et lui fit une telle blessure qu'il dut subir l'amputation du bras droit. Il lui resta, en outre, une grande difficulté de marche, consécutive à une fracture du bassin. Après plusieurs mois d'hôpital, il reprend du service et exerce le commandement de la 4^e armée.

« Je vous ai dit que sa première qualité est de savoir déterminer dans le cœur de ceux qu'il commande une sympathie faite de respect, d'admiration et de confiance. Il obtient de ses soldats les plus rudes efforts parce que ceux-ci savent qu'il ne demande rien qui ne soit absolument nécessaire. C'est un conducteur d'hommes, un chef des troupes dont l'enthousiasme. Elles voient que le résultat de leur confiance est toujours un pas décisif vers la victoire, et il n'est pas pour un Français de stimulant plus énergique. » — ROGER VALBELLE.

M. CLEMENCEAU AU FRONT

M. Clemenceau, président du Conseil, ministre de la Guerre, qui avait quitté Paris avant-hier après-midi, pour se rendre aux armées, et qui en était revenu au milieu de la nuit, est reparti hier pour le front.

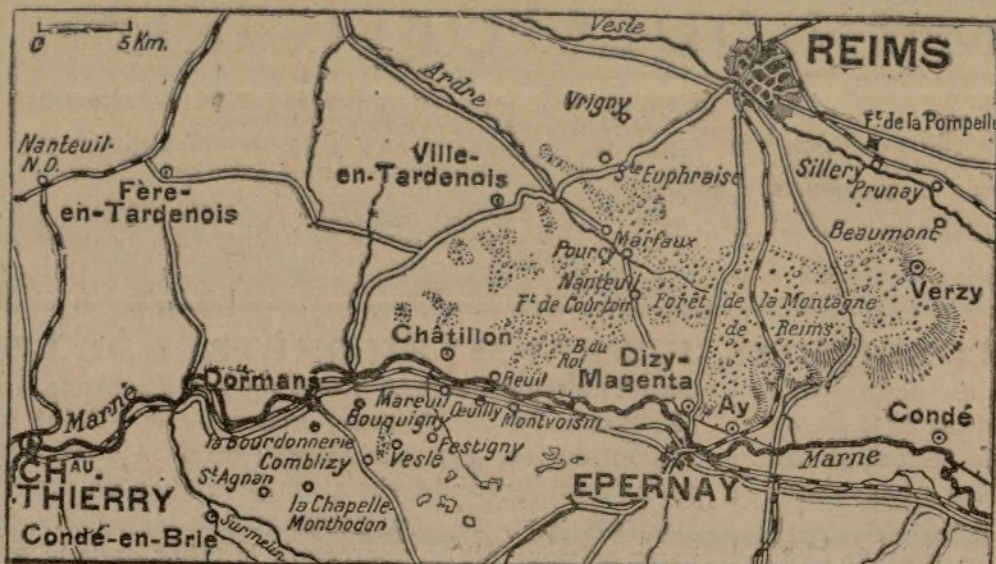
BOMBARDÉS PAR LEURS AVIONS

FRONT FRANÇAIS, 17 juillet. — Les Allemands, qui prétendent n'avoir subi que des pertes légères au cours de leur sanglant échec du 15 juillet, ont tenu sans doute à les augmenter par leur propre action.

Dans la nuit du 15 au 16, leurs grands avions de bombardement ont effectué une expédition importante sur un camp de prisonniers situé à cinquante kilomètres des lignes, dans la région de Troyes. Le bombardement, qui s'est poursuivi pendant plus d'une heure, a donné à l'ennemi d'excellents résultats. Deux soldats français attachés à la garde du camp ont été blessés ; quatre-vingt-quatorze prisonniers allemands ont été tués, et soixante-quatorze blessés.

L'OPINION BRITANNIQUE

LONDRES, 17 juillet. — Les journaux déclarent que s'il n'y avait pas d'autre preuve que le ton modéré des communiqués allemands, cela suffirait à démontrer quel succès intime a obtenu l'offensive ennemie.



M. MALVY DEVANT LA HAUTE COUR

M. Eugène Pérès, rapporteur de la Commission d'instruction, termine son exposé sans conclure. Il laisse à la Cour le soin d'apprécier si les faits méritent une sanction.

Devant le Sénat, constitué en Cour de justice, M. Eugène Pérès a achevé hier la lecture du rapport qu'il présente au nom de la commission d'instruction. Comme nous l'avons dit, ce rapport ne conclut pas. Il expose seulement les faits tels qu'ils ressortent de l'enquête de la commission, laissant à la Cour le soin d'apprécier s'ils doivent être l'objet d'une sanction pénale.

On débute par une réunion en chambre du Conseil pour l'examen des excuses présentées par les absents et par ceux des sénateurs jugés arrivés en retard à l'audience d'hier.

A l'ouverture de l'audience publique, M. Antonin Dubost lit un arrêté où il est dit que ce retard a été motivé par des faits de guerre et le détournement de trains qui en a été la conséquence. Ces dix-neuf retardataires pourront donc siéger.

M. Malvy a repris sa place entre ses deux avocats. Le procureur général Meril-



M. MALVY ÉCOUTANT LE RAPPORT

lon et ses avocats généraux, MM. Lombard et Sénaud, occupent leurs sièges. M. Antonin Dubost donne donc la parole à M. Eugène Pérès.

En dépit de la température — il fait dans la salle une chaleur étouffante — les tribunes sont très garnies. Beaucoup de dames, naturellement, et quelques uniformes.

M. Pérès fait un historique de la propagande anarchiste qui a pu se poursuivre en France depuis 1915, toute l'année 1914 s'étant passée, dit-il, sans troubles intérieurs, l'ennemi ne croyant pas en avoir besoin pour atteindre ses buts.

LA PROPAGANDE ANARCHISTE

Ce sont d'abord les anarchistes s'efforçant de détourner les ouvriers italiens de venir travailler en France, tandis que Merheim va fonder à Zimmerwald le comité d'action pour la reprise des relations internationales.

Merheim, qui se défend d'avoir reçu de l'argent allemand, mais touche 25.000 francs des socialistes italiens sans se préoccuper de leur origine, multiplie son action en 1916. Il conseille aux ouvriers des usines de munitions de réduire leur production. Par des tracts, on conseille aussi aux soldats de refuser de se battre.

M. Raut, préfet du Rhône, prévient le ministre de ces faits ; il lui fait part de son intention de prendre des mesures. M. Malvy le lui déconseille.

A la fin de 1916, un Livre rouge dresse le tableau de ces manifestations, résumant les rapports mensuels soumis au ministre, exposant les résultats de la propagande aux armées. Le Livre rouge fut remis au président de la République, au président du Conseil et au ministre de l'Intérieur. Qu'a fait ce dernier ? examine le rapporteur.

Un nouveau tract est publié par Sébastien Faure. Le cabinet du préfet de police dit qu'il n'y a pas lieu à perquisition.

Le 31 mars 1917, un tract pacifiste est distribué dans le métropolitain. Par ordre du ministre, M. Hudelo refuse d'autoriser la saisie.

Ces tracts sont sur le front, le général en chef s'en plaint. On connaît les distributeurs, dont quelques-uns viennent d'Allemagne. Aucune mesure n'est prise.

Vis-à-vis des étrangers, ce sont les mêmes complaisances. Il suffit d'un mot de Sébastien Faure, transmis par M. Longuet, pour faire suspendre un arrêté d'expulsion. Ce sont ensuite les agissements de Mauricius, camarade et bras droit de Sébastien Faure.

Avisée de son arrivée à Bourges, la Sûreté générale propose au ministre de l'Intérieur d'avertir son collègue de l'Armement de la conférence que cet individu allait donner aux ouvriers. M. Malvy refuse d'approuver l'envoi de cette lettre.

M. Eugène Pérès lit tout cela lentement, de la même voix claire et bien timbrée. M. Malvy écoute et prend des notes.

Il est vrai, continue le rapporteur, qu'aujourd'hui M. Malvy dit qu'il a contracté il a demandé l'ouverture d'une instruction contre Mauricius, et qu'il n'est pas responsable si ses suggestions n'ont pas été suivies d'effet.

« L'enquête n'a rien fourni à l'appui des affirmations de M. Malvy, que contredisent les dépositions de M. Hudelo et de M. Moreau. »

Le rapport rappelle que M. Malvy recevait Sébastien Faure dans son cabinet et subventionnait son établissement d'éducation révolutionnaire « La Ruche ».

Sébastien Faure est enfin arrêté aux Buttes-Chaumont pour outrage public à la pudeur. Procès-verbal est dressé, mais le préfet de police s'interpose et empêche la transmission du dossier à l'autorité judiciaire.

« M. Laurent a-t-il agi spontanément ? » demande le rapporteur.

Il mentionne, toutefois, que M. Mouton croit à l'intervention directe de M. Malvy, ajoutant que cette opinion devient presque une certitude lorsqu'on sait que M. Malvy déclarait à M. Ribot qu'il ne pouvait sévir à la Ruche, parce qu'il avait Sébastien Faure dans sa main.

Ce sont ensuite les aventures de Cochon, mobilisé, puis mis en sursis et employé, quoique tapissier, à l'usine Renault.

Appelé plus tard dans un régiment colonial, Cochon s'enfuit. Sa trace est retrouvée et signalée à M. Dumas, de la préfecture de police, qui va trouver M. Maunoury pour le faire arrêter.

M. Maunoury téléphone à Leymarie. L'ordre de l'Intérieur est de laisser Cochon tranquille.

Ce n'est qu'au mois d'août 1917, à la suite de l'interpellation de M. Clemenceau, que Cochon est arrêté.

LES RÉVOLUTIONNAIRES RUSSSES

Suspendue à quatre heures, l'audience est reprise une demi-heure plus tard. M. Eugène Pérès continue toujours sa lecture.

Il rappelle la propagande des révolutionnaires russes et de Trotsky au début de la guerre.

Le 12 juillet 1915, le ministre de l'Intérieur est prévenu : il ne donne pas de réponse. Le préfet de police appelle son attention sur Trotsky, notoirement à la solde de l'Allemagne. Ce n'est qu'en septembre 1916 qu'à la demande du ministre de la Guerre l'arrêté d'expulsion est signé par M. Malvy.

« A cette date, dit le rapporteur, des soldats russes avaient assassiné leur colonel à Marseille. »

Les complices de Trotsky ne sont pas inquiétés. M. Malvy refuse de signer l'arrêté d'expulsion de l'un d'eux, à la suite d'une intervention de M. Moutet, député. M. Mayéras intervient en faveur d'un autre.

M. Longuet intervient, lui, en faveur d'un nommé Seligman, qui, expulsé en Espagne, obtient ainsi, malgré le refus du ministre des Affaires étrangères, de traverser la France au moment où éclate la révolution russe. Seligman peut ainsi rejoindre en Allemagne le train spécial préparé pour lui, qui le ramène en Russie.

M. Malvy reconnut plus tard qu'on aurait dû suivre une politique différente, mais il dit n'avoir fait que suivre les directives données par le conseil des ministres.

Ici, M. Pérès pose cette question : « Le ministre, responsable de l'ordre public, est-il fondé à abriter sa responsabilité derrière celle du gouvernement, alors qu'il reconnaît n'avoir jamais soumis à ses collègues les cas d'espèce ? »

Le rapporteur revient sur les tracts anarchistes, dit que leurs imprimeries étaient connues. Cependant, on n'y perquisitionnait pas. Une saisie opérée dans une imprimerie de la rue du Temple, en dehors de toute intervention de M. Malvy, fut blâmée par celui-ci dès qu'il en eut connaissance.

Quelques pages du rapport sont consacrées aux grèves parisiennes. Il y est rappelé qu'un Russe était à Paris à la tête des midinettes en grève et faisait partie de leur délégation.

Le rapport relate encore l'incident du Cassini, où on découvre à Toulon tout un complot pour faire sauter ce bateau de guerre. Là encore, sur ordre du cabinet du ministre de l'Intérieur, la Sûreté refuse aux autorités locales tous moyens de poursuivre et de découvrir les auteurs du complot. Mêmes constatations à propos du chèque Duval, qui ne put être saisi que grâce à un subterfuge.

Avant exposé ces faits mis en lumière par l'instruction, le rapporteur dit que c'est à la Cour, éclairée par le dossier et les débats, d'apprécier s'ils entrent dans la logique inéluctable de la prévention. La commission devait, en effet, se borner à un travail de contrôle et d'élimination.

Le rapport examine ensuite le système de défense de M. Malvy, qui a expliqué qu'il avait pratiqué une politique de confiance à l'égard de la classe ouvrière ; il relate le témoignage apporté par M. Viviani en faveur de la politique et de la moralité qu'il a trouvées en M. Malvy ; la déposition de M. Briand, qui a confirmé l'utilité de la politique pratiquée par l'ancien ministre de l'Intérieur à l'égard des classes ouvrières ; la déclaration de M. Ribot, qui a dit qu'on faisait confiance à M. Malvy en le laissant agir sous sa responsabilité, et croit que celui-ci, d'ailleurs mal portant, a eu surtout le tort de ne pas surveiller personnellement le travail de ses services ; l'opinion de M. Painlevé, qui déclare qu'on a fait ce qu'on a pu et que M. Malvy a poursuivi une politique de conciliation qui lui paraissait la meilleure.

M. Pérès répète qu'il n'appartenait pas à la commission de juger si les effets de cette politique ont été aussi heureux que l'indique M. Malvy. La commission a exposé les faits avec impartialité, c'est à la Cour à se prononcer sur leur conséquence.

Le rapporteur termine par l'exposé des renseignements de moralité recueillis. Il proclame que rien ne permet de retrouver dans les actes de M. Malvy une pensée d'intérêt pécuniaire, mais ajoute que l'ancien ministre de l'Intérieur a pu ouvrir imprudemment la porte à des soupçons mal fondés par le goût excessif qu'il a laissé voir pour le jeu.

Cinquième audience ce matin, pour la lecture des réquisitions du procureur général Merillon.

Léopold BLOND.

On interpelle à la Chambre

La Chambre a clos hier, par le vote de l'ordre du jour pur et simple — adopté à l'unanimité des 366 votants — la discussion d'une interpellation de M. Aristide Jobert sur le décret du 5 juin relatif au service intérieur des corps de troupe.

Il s'agissait du rétablissement des retenues effectuées à titre de peine disciplinaire sur la solde et la haute-paye des soldats. M. Abrami, sous-secrétaire d'Etat à la Guerre, avait expliqué à la Chambre que supprimer ces retenues équivalait, en fait, à supprimer la peine de la prison aux premières lignes, affirmant d'ailleurs qu'à aucun degré de la hiérarchie militaire on n'abusait du droit de punir.

La Chambre a abordé ensuite la discussion d'une interpellation socialiste sur la désorganisation des services automobiles par suite du décret du 18 janvier 1918, qui les rattache en partie au ministère de la Guerre.

Elle la continuera vendredi.

LES CONTES D'EXCELSIOR

LE DOIGT

PAR

GEORGES DOCQUOIS

Aplacante était son nom, et ses camarades du séminaire en faisaient gorges chaudes.

Il ne faut pas croire que la vocation de pasteur d'âmes incline tout de suite ses fidèles à l'exercice de la charité chrétienne. Dans les petits hommes les plus prédisposés à l'état de sainteté il reste parfois de la malice.

Au demeurant, les adolescents d'un collège religieux ne se destinent pas tous à la tâche malaisée d'amener le siècle. C'est ainsi que, parmi les condisciples d'Aplacante, il y avait Roger Lavin, qui, lui, n'ambitionnait pas les ordres. Les voies du salut des hommes lui étaient de peu. La nature, exclusivement, l'intéressait. Un jour ou l'autre, avec de la toile, des brosses et des tubes, il prétendait bien la confesser, mais ne confesser qu'elle.

En attendant, il crayonnait tout ce qui pouvait lui charmer la vue.

Le visage d'Aplacante ne le charma point. Rien de plus ingrat ne se pouvait que ces traits rudes dans ce masque dur. Sous la broussaille exagérée des sourcils violemment noirs, les yeux du lévite au patronyme si plaisant étaient comme embusqués. Les mâchoires distendaient brutalement la peau. De la bouche longue et mince, peu de mots tombaient. Bref, ce garçon ne commandait pas la sympathie. Il rebutait ses professeurs.

L'évêque — d'une acuité extrême et qui, d'ailleurs, se piquait de lire au fond des cœurs comme en un livre ouvert — ne l'avait regardé qu'une fois et s'en détournait.

Roger Lavin, néanmoins, le supportait. — Aplacante, lui disait-il, ça n'ira guère après "abbé", à cause de "hiatus". Bah ! plus tard, tu verras, ça s'arrangera ; et Mgr Aplacante, ça fera rudement bien !

Aplacante ne lui répondait pas, mais souriait. Ce sourire le disgracieait davantage, hélas !

Un après-midi, Roger Lavin, qu'on traitait, lui, en élève gâté, avait obtenu d'aller dessiner un arbre qui dominait tout le vallon dans lequel s'allongeait le parallélogramme du séminaire. Perché sur la crête, c'était un grand diable de pin maritime au tronc rouge, aux rameaux largement éventailés. D'une levée de terre toute veloutée de bruyères en fleurs il jaillissait d'un élan qui semblait le lancer en plein ciel.

Une voix rauque dit derrière Roger : — Cet arbre-là, on dirait une prière !

Surpris, le dessinateur se retourna. C'était Aplacante, qui, subitement, l'avait rejoint et venait de tenir ce singulier propos, lui qui ne parlait jamais d'ordinaire !

Ma foi ! c'était bien étonnant ! Et Roger, presque bouleversé, y rêvait, quand, soudain, une autre voix, mélodieuse celle-là, se fit entendre : — Très bien, Roger, déclarait l'évêque en personne. En vérité, très bien, mon jeune ami ! Ceci, en particulier, est heureusement réalisé. Ce dessin, du bout de son index, il tapotait le croquis à la "plaque", d'un trait qui, déjà, s'affirmait vigoureux, l'artiste en herbe s'était appliqué à reproduire le lacs des herbes crispées du pin.

Cependant, Aplacante se recroquevait, comme effaré de sa propre présence en ce lieu. Mais, dès que l'évêque s'en fut allé, il se redressa, et, haletant, il dit, ou plutôt il cria, et, ce, avec une ardeur stupéfiante : — Lavin, qu'est-ce que tu comptes faire de ça ? Oh ! si tu pouvais, si tu voulais me le donner ! ! !

Et plusieurs années passèrent — dix à douze environ — au cours desquelles vous eussiez pu retrouver Aplacante dans la paroisse la plus misérable de Bretagne.

L'évêque vivait encore. Tout faisait présager qu'il durerait longtemps ; et le pauvre Aplacante devait donc se résigner à végéter jusqu'à plus soif dans ce coin perdu de la lande. Souvent, il pensait à la brillante destinée de Roger Lavin, qui avait si bien réussi dans la peinture que le bruit de son renom se répétait en échos jusque dans les bourgs les plus médiocres.

— Il me fut bon, Dieu le bénisse ! murmurait l'essulé.

Mais la Providence a ses desseins. Il advint que l'évêque, un jour, pénétra dans la triste mesure qui servait de presbytère à ce désert.

La première chose qu'il y vit, ce fut, au mur et sous une Vierge de bois naïvement enluminée, le portrait bien encadré du fameux pin maritime ; dans la banderole d'un nuage, sous lequel une flèche grossière pointait vers une croix rouge tracée à même le nuage des racines, on lisait : "Là, Monseigneur a mis son doigt ! ! !"

Et, tout d'un coup, pour l'évêque, le voile fut déchiré. Un remords immense l'envahit. Il sut, dès cette minute-là, qu'il avait complètement, injustement, méconnu la sensibilité la plus merveilleuse qui se pût cacher au fond d'une enveloppe fruste.

Sans prononcer une parole, il prit contre lui celui qui ne pouvait pas s'exprimer, et l'embrassa fort tendrement...

Après quoi, il partit, le laissant tout éperdu. Mais, huit jours plus tard, Aplacante était appelé à l'une des plus belles cures du diocèse.

Georges DOCQUOIS.

Grave accident de chemin de fer

ORLÉANS, 17 juillet. — Un grave accident de chemin de fer s'est produit, mardi soir, sur la ligne de Vierzon à Orléans. L'express P. B., du Mont-Dore à Paris, a déraillé entre Theillay et Salbris, au lieu dit "Le Ravin".

Quatre wagons sont tombés dans un étang.

Les victimes sont nombreuses : 18 tués ou noyés et 53 blessés. Ceux-ci ont été transportés dans les hôpitaux de Vierzon.

Un certain nombre de personnes blessées plus légèrement ont pu, après pansement, continuer leur route sur Paris.

La cause de l'accident n'a pu encore être déterminée.

Un service à voie unique fonctionnera, jusqu'à nouvel ordre, entre Theillay et Salbris. Il en résultera des retards de trains, entre Vierzon et Paris.

50 CENTIMES LA LEÇON D'ANGLAIS par Correspondance. — Ecole PIGIER, 53 rue Rivoli à Paris.

5 HEURES DU MATIN

DERNIÈRE HEURE

5 HEURES DU MATIN

LES TROUPES AMÉRICAINES ONT REPRIS LEURS ANCIENNES LIGNES

Elles occupent à nouveau la rive sud de la Marne. Échec allemand à l'ouest de Château-Thierry.

(OFFICIEL AMÉRICAIN). — Dans le secteur de la Marne, nos troupes ont repris la rive sud de la rivière. Au nord-ouest de Château-Thierry, l'ennemi a renouvelé ses tentatives du jour précédent pour pénétrer dans nos lignes, près de Vaux. Son attaque a complètement échoué sous nos feux d'infanterie et d'artillerie avant d'atteindre nos défenses.

Hier, dans la région de Thiaucourt, un de nos aviateurs a abattu un avion ennemi.

L'artillerie est active sur le front britannique

(OFFICIEL BRITANNIQUE). — Pendant la journée, au cours de rencontres de patrouilles, au nord de Béthune et à l'ouest de Merville, nous avons fait quelques prisonniers.

Au cours de la nuit, l'artillerie s'est montrée très active sur le front Villers-Bretonneux ; elle s'est servie d'obus à gaz toxiques.

Ce matin, l'action de l'artillerie de tranchées ennemie s'est intensifiée dans le secteur d'Albert.

14 avions ennemis descendus

(OFFICIEL BRITANNIQUE). — Le 16 juillet, de fréquents orages ont empêché un travail continu de l'aviation.

Nos appareils ont profité des intervalles de beau temps pour faire des reconnaissances, de la liaison avec l'artillerie et des bombardements.

Treize tonnes de bombes ont été lancées sur des aérodromes ennemis, sur des dépôts de munitions, sur le môle de Zeebrugge et sur des villages, dont l'ennemi se sert pour ses cantonnements, comme Estaires et Merville.

Nous avons abattu dix appareils ennemis au cours de combats aériens et forcé quatre autres à atterrir désarmés. En plus, six ballons ont été abattus en flammes. Neuf de nos appareils manquent.

A la nuit, en dépit du mauvais temps, nos appareils ont lancé plus de 500 bombes sur des emplacements ennemis sur Seclin et sur différents cantonnements.

Tous les appareils engagés sont rentrés. Un grand avion de bombardement ennemi a atterri derrière nos lignes.

Un ordre du jour du général Gouraud

FRONT FRANÇAIS, 17 juillet. — Voici le texte de l'ordre du jour, que le général Gouraud a adressé à ses troupes, à la date du 7 juillet :

« Aux soldats français et américains de la 4^e armée,

« Nous pouvons être attaqués d'un moment à l'autre. Vous sentez tous que jamais une bataille défensive n'aura été engagée dans des conditions plus favorables. Nous sommes prévenus et nous sommes sur nos gardes. Nous sommes puissamment renforcés en infanterie et en artillerie.

« Vous combattez sur le terrain que vous avez transformé par votre travail et votre opiniâtreté en une forteresse redoutable. Cette forteresse sera invincible si tous les passages en sont bien gardés.

« Le bombardement sera terrible. Vous le supporterez sans faiblir. L'assaut sera rude dans un nuage de fumée, de poussière et de gaz, mais votre position et votre armement sont formidables.

« Dans vos poitrines battent des cœurs de braves et forts hommes libres.

« Personne ne regardera en arrière. Personne ne reculera d'un pas. Chacun n'aura qu'une pensée : en tuer beaucoup, jusqu'à ce qu'ils en aient assez.

« C'est pourquoi votre général vous dit : cet assaut, vous le briserez, et ce sera un beau jour. — GOURAUD. »

Général américains décorés

LONDRES, 17 juillet. — Le général Pershing, commandant en chef de l'armée américaine en France, est nommé grand-croix de l'Ordre du Bain.

Le général Marsh, chef de l'état-major général, et le général Bliss, représentant des États-Unis au Conseil supérieur de guerre de Versailles, sont nommés grands-croix de l'Ordre de Saint-Michel et Saint-George.

UNE CÉRÉMONIE MILITAIRE SUR LE PLATEAU D'ASIAGO

Les drapeaux des régiments vainqueurs sont décorés en présence du prince de Galles.

[DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL AU FRONT ITALIEN.]

Sur le plateau d'Asiago, une montagne isolée qui domine les deux plaines de la Brenta et de l'Adige. Nous y sommes parvenus après trois heures de course folle en auto sur une des routes merveilleuses que le génie militaire italien a taillées dans les rochers pour ravitailler l'armée. Nous avons croisé ou dépassé d'interminables théories de fourgons automobiles chargés de victuailles, ou des files de chariots qui transportent de l'avoine et du blé, ou des mulets qui traînent des munitions.

Plusieurs régiments sont massés sur le large sommet de la montagne. Le général S., commandant du 13^e corps d'armée, va décorer, en présence du général Montuori, commandant en chef de la 6^e armée, les braves qui se sont distingués dans les dernières batailles.

Sous le ciel limpide et lumineux, le spectacle est inoubliable. Des plaines immenses à nos pieds monte le bruit sourd et lointain du canon. Les troupes forment un carré immense, dont l'uniformité grise est éclaircie par les drapeaux des huit régiments décorés. Sur une estrade se tiennent les généraux et les officiers français et anglais.

Le général S. parle d'une voix limpide et sonore. Il évoque le nom des batailles épiques qui viennent de se dérouler. Sa mâle figure rasée se détache dans le fond d'azur du ciel. Il rappelle à ses soldats le serment fait de marcher à la victoire ou à la mort, et le serment crié à nouveau par des milliers de voix enthousiastes. Puis, officiers et soldats passent devant le général Montuori, qui leur remet la médaille d'argent de la Valeur militaire et leur serre la main.

Le défilé héroïque continue, lorsque, tout à coup, on entend un chuchotement ; les nombreux rangs d'officiers placés derrière l'estrade des généraux s'agitent et se pressent, et voilà que, dans le vide ainsi formé, apparaît une silhouette fine et élégante, bien connue sur tout le front d'Italie : le prince de Galles. Un peu sous son énorme casque, le nouveau commandant (il vient d'être promu à ce grade depuis quelques jours) salue les chefs italiens et assiste à la cérémonie. Il n'en manque jamais une, et son arrivée est toujours accueillie par de longues ovations.

La remise des décorations est terminée. Les régiments défilent devant l'héritier du trône anglais, puis descendent vers leurs cantonnements. Le prince monte dans son auto et s'éloigne, en compagnie de lord Cavan, commandant en chef des troupes britanniques. A nos pieds le canon tonne toujours.

Gino G. ZUCALÀ.

Un « as » allemand disparu

BALE, 17 juillet. — On mande de Berlin : « Un des meilleurs aviateurs allemands, le lieutenant saxon Windisch, auquel les Allemands attribuaient vingt-deux victoires, est disparu. »

Le président de la République d'Haïti

Esprit avisé, avocat de talent, ancien député, ancien président du Sénat, M. Sudre Dartiguenave est le président actuel de la République d'Haïti qui vient de déclarer la guerre à l'Allemagne.

C'est son gouvernement qui, en 1915, si-



M. SUDRE DARTIGUENAVE, président de la République d'Haïti

gna une convention avec le gouvernement des États-Unis d'Amérique, en vertu de laquelle la prospérité de l'île doit se développer avec l'aide politique et financière des États-Unis.

LA RENTRÉE DU REICHSRAT MET EN ÉVIDENCE L'OPPOSITION DES PARTIS

Socialistes et Tchèques se dressent contre M. von Seidler soutenu par les Allemands.

BALE, 17 juillet. — On mande de Vienne : La Chambre des députés d'Autriche, qui, depuis quatre mois, n'avait pu être convoquée en raison de la situation politique, s'est réunie hier.

La salle et les tribunes étaient bondées. Le comte Czernin était présent dans la loge des seigneurs.

Le président Gross a ouvert la séance par une allocution dans laquelle il a exprimé son regret que la Chambre ait dû, pendant si longtemps, interrompre son activité, et son espoir de la voir assumer et fortifier par son attitude la situation constitutionnelle.

La Chambre, à la majorité des deux tiers, a décidé de commencer immédiatement la discussion, en première lecture, du budget provisoire et l'examen des interpellations les plus urgentes concernant divers événements extérieurs et intérieurs de ces derniers temps, ainsi que le problème de l'alimentation.

Le président du Conseil, M. de Seidler, accueilli par les interruptions des Tchèques et par les applaudissements des Allemands, a prononcé alors un important discours.

Il s'est référé à la déclaration qu'a faite hier le ministre des Affaires étrangères, le comte Burian, et il a dit :

« Les succès remportés par les armées des puissances centrales nous garantissent que nos adversaires n'arriveront pas aux fins qu'ils poursuivent par la force de leurs armes. »

Traitant la question du ravitaillement, M. de Seidler a exposé les causes de la crise alimentaire actuelle et a dit que la récolte de la nouvelle moisson sera accélérée par tous les moyens possibles, mais que la récolte ne pourra pas être mise à la disposition de la population avant le commencement du mois d'août.

M. de Seidler a invité le Parlement à voter le budget et les crédits de guerre.

M. de Seidler a conclu en affirmant qu'il n'est pas l'ennemi du Parlement et en invitant celui-ci à donner la preuve qu'il est capable de travailler.

Après M. de Seidler, M. Tusag, socialiste tchèque, a protesté violemment contre les déclarations du ministre-président, auquel il a reproché d'avoir parlé seulement en ministre allemand et de façon à provoquer de nouvelles luttes entre les nationalistes.

M. Waldner, national allemand, a approuvé M. de Seidler, dont le caractère offre des garanties pour le maintien de la politique actuelle.

M. Ellenbogen, socialiste, a condamné la politique exclusive de M. de Seidler ; il a affirmé la nécessité pour l'Autriche de se transformer en confédération d'États libres, et il a annoncé que les socialistes voteront contre le budget à la prochaine séance.

L'attitude des Polonais

BALE, 17 juillet. — On mande de Vienne, 16 juillet :

« Le Club polonais, après avoir pris connaissance du rapport du président, M. Terpil, sur la gestion du bureau, a voté à l'unanimité une résolution disant que le Club polonais n'a aucune raison de prendre de nouvelles résolutions au sujet de la situation politique. »

La monarchie sera-t-elle imposée à la Finlande ?

HELSINGFORS, 16 juillet. — La Diète examine en seconde lecture le projet de Constitution.

Le vote entre le projet monarchiste et entre le projet républicain donne 57 voix pour la monarchie et 52 pour la république.

Mais on prête à la majorité républicaine l'intention de proposer, lors de la troisième lecture, un référendum. A ce sujet, une majorité des deux tiers est nécessaire au gouvernement pour que, dans ces conditions, la loi puisse être promulguée. Comme pour atteindre ce chiffre il faudrait que seize républicains votassent en faveur de l'établissement de la monarchie, il est probable que la loi ne sera pas votée et que le cabinet démissionnera.

Un démenti finlandais

Par l'intermédiaire de son représentant à Stockholm, le gouvernement finlandais a fait parvenir à Paris la communication suivante :

Démentez catégoriquement que des troupes allemandes et finlandaises aient franchi les frontières et que les autorités aient expulsé les sujets britanniques.

[Cette communication signifie que le gouvernement finlandais dément toute incursion de troupes finlandaises ou allemandes dans la région russe de Petchenga.]

UNE ARMÉE LITHUANIENNE MARCHE SUR PETROGRAD

Le régime bolchevik, attaqué de tous les côtés, semble destiné à une fin prochaine.

LAUSANNE, 17 juillet. — Le Bureau d'information lithuanien communique la note suivante :

Une armée de 35.000 Lithuaniens, vétérans de l'armée russe, sous les ordres du général Klimaitis, s'est emparée de Vitebsk, après avoir infligé une grave défaite aux troupes des Soviets, qui ont tenté vainement d'arrêter l'élan des Lithuaniens.

Un Te Deum solennel a été célébré dans toutes les églises catholiques et orthodoxes en l'honneur de la libération de l'antique cité des bords de la Duna.

Les volontaires affluent de toutes parts, à l'armée de Klimaitis qui marche sur Petrograd, poursuivant l'armée bolcheviste dans sa retraite désordonnée. (Radio.)

Une déclaration de M. Terestchenko

COPENHAGUE, 17 juillet. — M. Terestchenko, ancien ministre des Affaires étrangères du gouvernement de Kerensky, se trouve actuellement à Christiania. Il a affirmé sa conviction que la puissance des bolcheviks touche à sa fin, et que, d'ici quelques mois, l'intervention alliée et le mouvement qui se manifeste actuellement en Sibérie permettront à la Russie de se réorganiser.

M. Terestchenko n'a pas l'intention de se rendre en Angleterre, en France et en Amérique, comme Kerensky, mais il espère pouvoir bientôt rentrer en Russie.

Le bilan de la fortune des Alliés

WASHINGTON, 17 juillet. — Le département du Trésor rend compte de ce qui suit :

« Les Alliés de l'Entente, sauf la Russie et en y comprenant seulement les dominions britanniques qui ont un gouvernement autonome, de même que les États-Unis, possèdent ensemble 11 millions de milles carrés de territoire, 303 millions d'habitants et une richesse nationale de 465 milliards. Les puissances centrales ont 1.250.000 milles carrés, 147 millions d'habitants et une richesse de 134 milliards. »

La dette de l'Entente s'élève à 60 milliards, soit 14 0/0 de son actif. Les puissances centrales doivent 37 milliards, soit 28 0/0 de leur richesse nationale. »

Une Cour de justice militaire ?

MM. Louis Deschamps, Abel Ferry et un certain nombre de leurs collègues viennent de déposer une proposition de loi aux termes de laquelle tout chef de corps ou chef de service ayant rang ou faisant fonctions d'officier général qui n'aura pas rempli la mission dont il était chargé ou qui aura, dans l'exercice de son commandement ou de ses fonctions, accompli une faute lourde pourra être traduit devant la Cour de justice militaire. »

NOUVELLES BRÈVES

— Par ordonnance du préfet de police, des prix de vente au détail du sucre sont : 2 fr. 05 le kilo pour les catégories suivantes : raffiné, cassé mécanique, sucre de canne, en poudre, glace ou semoules diverses ; en pains, 2 fr. le kilo ; 1 fr. 95 pour le sucre dit "irrégulier" ; 1 fr. 90, les cristallisés ou granulés.

— M. Maurice Long, député de la Drôme, ancien ministre du Ravitaillement, a été victime, hier matin, d'un accident d'automobile, à l'angle du pont de Solferino et du quai d'Orsay. L'ancien ministre a été légèrement contusionné.

— Dans les cantons de la Seine, les commissions arbitrales siègeront à la justice de paix, exception faite pour : Cléry, où l'endroit choisi est situé boulevard National, 63 ; Colombes (nouvel hôtel de ville) ; Pantin (104, rue de Paris) ; Bagneux et Montrouge (mairie de Montrouge).

— Un violent orage s'est abattu cette nuit, sur la région parisienne, et s'est étendu à une notable partie du centre de la France, occasionnant d'importantes perturbations dans les services télégraphiques et téléphoniques.

— Le capitaine Bouchard, à la requête de M. Caillaux, a entendu, hier matin, M. Ajam, député de la Sarthe.

— Le lieutenant Jousset a entendu, hier matin, le chauffeur de Pierre Lenoir, M. Delruyn, et hier après-midi M. Lenoir.

— La 3^e chambre du tribunal civil a prononcé, hier, aux fins de réconciliation des deux époux, le divorce entre M. Sacha Guity et Mme Charlotte Lysès.

— La 4^e chambre a prononcé au profit du mari le divorce entre M. Lucien Boyer et Mme Valentine Brouat.

Les Parisiens ne se sont pas contentés, le 14 Juillet, de manifester leur enthousiasme patriotique en acclamant les troupes françaises et alliées. Pour affirmer leur foi inébranlable dans la victoire, ils ont tenu à transformer leurs économies en Bons de la Défense Nationale. Les guichets installés ce jour-là sur huit points de Paris, et ceux de la place de la Concorde restés ouverts le lendemain ont vu défilez quarante-sept mille deux cents souscripteurs, qui ont apporté cent vingt-six millions cinq cent quatre-vingt-un mille cinq cent vingt francs.

Les conditions dans lesquelles s'est faite cette manifestation en augmentent encore la portée : l'offensive commençait, en effet, dans les dernières heures du 14 Juillet ; mais elle a si peu ralenti l'élan du public que, le lendemain — après une nuit où des grondements sourds et ininterrompus ne laissaient aucun doute sur la violence de l'attaque ennemie — et malgré les projectiles lancés par le canon à longue portée, des files de souscripteurs se reformaient aux guichets de la Concorde et du Pavillon de Flore, et des millions venaient s'ajouter aux millions recueillis la veille.

Les petits apports n'ont pas plus manqué que les gros versements, et, ainsi, toute la population parisienne, sans distinction de fortune, se retrouve dans cette belle souscription où, comme pour mieux témoigner sa confiance, elle a surtout demandé des Bons à un an.

LES COMMUNIQUÉS OFFICIELS

Front britannique

(17 juillet.) — 13 HEURES. — A l'est de Villers-Bretonneux, à la suite d'une heureuse opération de détail exécutée pendant la nuit, nous avons fait quelques prisonniers et capturé des mitrailleuses.

Un coup de main tenté par l'ennemi dans le même secteur a été repoussé.

Aux environs d'Hulluch, un raid entrepris par les troupes anglaises, ce matin, de bonne heure, nous a valu des prisonniers. L'artillerie ennemie s'est montrée active dans les secteurs de la Somme et de l'Ancre, au nord de la Scarpe, au nord-est de Béthune et au nord de Bailleul.

Front italien

(17 juillet.) — Dans la soirée du 15, un détachement britannique, appuyé par l'action efficace de son artillerie et de batteries françaises, a pénétré de vive force dans les lignes ennemies, au sud d'Asiago, et a engagé un violent combat avec la garnison,

qui a éprouvé des pertes très graves et a laissé entre les mains des assaillants 24 prisonniers et 2 mitrailleuses.

Hier, des tentatives d'attaque ennemies ont déterminé une assez vive activité locale entre les pentes sud-est du Sasso-Rosso et la Brenta.

Dans la région au nord du Grappa, l'ennemi a attaqué fortement notre ligne avancée au sud de Tasson, mais il a été repoussé.

Nos avions et nos dirigeables ont bombardé des objectifs militaires sur les premières lignes ennemies et sur les arrières. Deux avions ennemis ont été abattus.

Front de Macédoine

(16 juillet.) — Activité habituelle d'artillerie sur l'ensemble du front.

En Albanie, nos troupes ont réalisé de nouveaux progrès au nord du Devoli et se sont emparées du village de Mecan, capturant une trentaine de prisonniers.

— LL. A. A. RR. le duc et la duchesse de Vendôme et la princesse Geneviève d'Orléans, leur fille, viennent d'arriver à Bordeaux.

CORPS DIPLOMATIQUE

— S. Exc. lord Derby, ambassadeur d'Angleterre en France, est à Londres pour quelques jours.

INFORMATIONS

— Notre excellent collaborateur Albert Acremant, lieutenant d'infanterie, vient de recevoir la croix de la Légion d'honneur pour sa belle conduite lors de l'offensive de Champagne en 1915, où il fut grièvement blessé.

FIANCILLES

— Le comte Marc de Vics, fils du marquis de Vics et de la marquise, née de La Rue du Can, est fiancé à Mlle Marie-Hermance Cottreau, fille de M. Gabriel Cottreau, décédé, et de Mme, née de Vanssay.

— On annonce les fiançailles du docteur Henri Blanc, ancien interne des hôpitaux de Paris, chirurgien à l'hôpital de l'École Polytechnique, chevalier de la Légion d'honneur, avec Mlle Jeanne Cornudet, fille de M. Frédéric Cornudet, décédé, et de Mme, née Denormandie.

MARIAGES

— Mgr l'archevêque de Tours a béni, le 16 juillet, en sa chapelle privée, le mariage du comte de Cambourg, aux armées, fils du comte de Cambourg et de la comtesse, née de Boispean, tous deux décédés, avec Mlle Paule de Villeneuve-Esclapon, fille du comte de Villeneuve-Esclapon et de la comtesse, née de Tessières.

Les témoins du mariage étaient : le vicomte de Cambourg, son frère, et la comtesse Esprit de La Villesboisnet, sa tante ; ceux de la mariée : M. S. de Choqueuse, contrôleur de l'armée, chevalier de la Légion d'honneur, décoré de la croix de guerre, son beau-frère, et la vicomtesse de Boislandry, sa grand-mère.

DEUILS

— Le capitaine Gauthier-Villars, engagé volontaire au 77^e régiment d'artillerie, détachement d'A.L.G.P., officier de la Légion d'honneur, décoré de la croix de guerre avec deux citations, est mort à son poste de commandement le 14 juillet 1918. Un service religieux à son intention sera célébré, en l'église Saint-François-Xavier, le samedi 20 juillet, à 10 heures. Le présent avis tiendra lieu d'invitation.

Le capitaine Gauthier-Villars était l'éditeur scientifique bien connu. Sa batterie avait été l'objet de la citation suivante, à l'ordre de l'artillerie de la 3^e armée : " Sous les ordres du capitaine Gauthier-Villars, malgré de très sérieuses difficultés d'ordre technique, a attaqué à plusieurs reprises et a réussi à atteindre, le 3 mai 1918, une pièce allemande de gros calibre dont les tirs menaçaient gravement la ville de Paris. "

— Les obsèques de la marquise de Mailly et de Nesle, princesse d'Orange, née Rohan-Chabot, ont été célébrées hier matin, à 10 heures, en l'église Saint-Pierre de Chaillot. Le deuil a été conduit par : le marquis de Mailly et de Nesle, prince d'Orange, lieutenant aviateur, décoré de la croix de guerre, mari de la défunte ; M. Jean de Mailly et de Nesle, son fils ; le comte de Jarnac, son père ; le comte de Kersaint, le comte Guillaume de Rohan-Chabot, M. Oly-Roederer, le comte de Malterre, ses oncles ; le comte Jacques de Rohan-Chabot, son frère, retenu aux armées, et le sous-lieutenant L. de Mailly et de Nesle, son beau-frère, grièvement blessé, n'ayant pu assister aux obsèques.

— Du côté des dames par : la marquise de Mailly et de Nesle, née Sibien, sa belle-mère ; la duchesse de Rohan, sa sœur ; la comtesse Jacques de Rohan-Chabot, sa belle-sœur ; la comtesse de Kersaint, la comtesse Guillaume de Rohan-Chabot, la baronne G. de Bastard, la comtesse de Malterre, la marquise de Rochegude, ses tantes.

— On annonce la mort du lieutenant aviateur américain Quentin Roosevelt, le plus jeune fils de l'ancien président des Etats-Unis, tombé glorieusement sur notre front. Touché probablement par une balle au cours d'un combat aérien, on le vit s'abattre dans les lignes ennemies. Son cousin Philippe Roosevelt de Châteaufort, à son combat et à la fin de ce vaillant officier.

BIENFAISANCE

— Une mission médicale brésilienne, sous le commandement du colonel Nabuco de Gouveia, vient de Rio-de-Janeiro fonder sur le front français un hôpital de cinq cents lits et une ambulance.

Prière d'adresser les avis de Naissances, Mariages, Décès, etc., à l'Office des Publications, 24, boulevard Poissonnière. Téléphone Central 52-11. Bureaux : 9 à 6 heures ; dimanches et fêtes, 11 à 12 heures, 5 à 6 heures. Prix spéciaux consentis à nos abonnés.

ANÉMIES - SURMENÉS NEURASTHÉNIQUES DÉPRIMÉS - AFFAIBLIS
Le plus efficace des reconstituants est **L'EUBIASÉ**
STIMULANT LE PLUS ÉNERGIQUE DU NOUVEAU PROTOPLASMIQUE
la boîte de cachets 1^{re} 8^{fr} (impôt compris) 11^{fr}. Pharmacies et Laboratoire de L'EUBIASÉ, S. MARINE - LE HAVRE
NOTICE FRANÇAISE

ABONNEMENTS DE SAISON

Afin d'éviter à nos lecteurs les inconvénients qu'ils pourraient rencontrer pour se procurer l'EXCELSIOR dans certaines localités, nous créons des abonnements de saison au tarif suivant :

1 semaine - France...	1 fr.	Etranger 2 fr.
15 jours.....	1 fr. 75	3 fr.
1 mois.....	3 fr. 50	7 fr.

Dans l'impossibilité de faire recouvrer ces sommes, prière de vouloir bien accompagner toute demande du montant de l'abonnement.

NE JETEZ PAS VOS VIEUX CHAPEAUX
11, Rue Tiquetonne vous les remettra à neuf.

Et surtout, Madame, ne sortez pas sans avoir mis un peu de

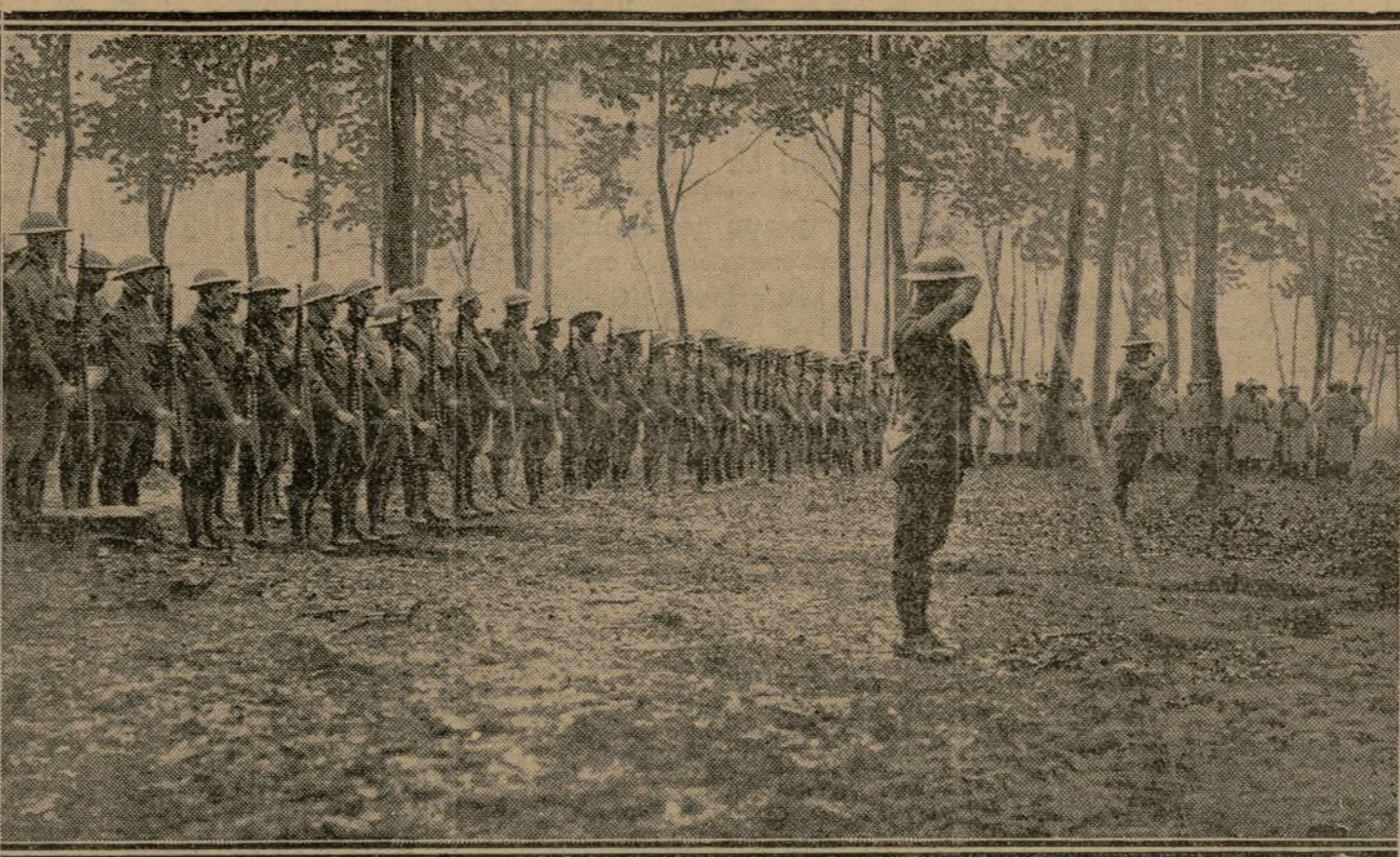
Poudre de riz de Luzu
qui protège la peau

PASTILLES MIRATON
Constipation

2⁵⁰ CHATELGRUYON 2⁵⁰

EXCELSIOR

APRÈS UN TRÈS FRUCTUEUX COUP DE MAIN



LES AMEX SONT PASSÉS EN REVUE PAR LE COMMANDANT DE LA BRIGADE

Les généraux et les officiers américains tiennent perpétuellement leurs troupes en haleine. Il ne se passe pas de jour sans que sur tous les points du front, même dans les secteurs les plus calmes, les

Amex ne pratiquent des coups de sonde hardis dans les lignes allemandes. Ceux-ci ont, à la veille même de l'offensive du 15 juillet, effectué un très heureux coup de main dans le secteur d'attaque.

B L O C - N O T E S

UN des grands sujets de stupeur et d'indignation du roi de Prusse actuel a été l'attitude des Germano-Américains dans le conflit mondial. Leur adhésion aux buts de guerre et de paix du président Wilson, leur sévérité envers les dirigeants de leur ancienne patrie, lui ont paru constituer la plus noire ingratitude du siècle !

Ce n'est pas la première fois que nous constatons cette singulière naïveté chez un tyran. Le maître le plus dur et le plus hautain ne peut se résigner à n'être pas aimé pour lui-même. Il s'étonne de ne pas inspirer à ses esclaves une tendresse ardente et spontanée. Il est révolté de la sécheresse de leur cœur.

On scandaliserait beaucoup les mauvais bergers allemands en leur affirmant que les moutons échappés de leur troupeau prennent un vif plaisir à cette misérable petite chose — si peu appréciée en terre prussienne — qu'on appelle la liberté. Et l'on ferait tomber des nues l'innocent Guillaume II en lui rappelant les insolentes boutades dont il cravacha plus d'une fois la dignité de ses dociles sujets.

Ce tendre père n'avait pas coutume, en effet, de prendre avec son peuple de longues précautions oratoires. Nous souvenait-il de ces fameuses grandes manœuvres de Silésie où l'état-major allemand s'efforça de se rapprocher le plus possible des conditions de la vraie guerre, et où l'empereur, accompagné du maréchal von Hæsseler, prononça — il y a douze ans ! — de belles paroles ?

Une partie de la presse murmura. Le maître, alors, faisant claquer son fouet, fit face aux mécontents, et leur tint ce simple discours : « Je ne veux pas de pessimistes chez moi ; que celui qui n'est pas content se cherche un autre pays ! »

Tout simplement !
Un souverain n'a qu'une parole ! Cette invitation doit toujours être valable, n'est-ce pas ? Pourquoi ne rappelons-nous pas bruyamment aux gens d'en face qu'ils ont un sauf-conduit officiel de leur empereur pour quitter la Germanie, si la vie qu'on y mène a cessé de leur plaire ? J'ai l'impression qu'en ce moment on trouverait peut-être des amateurs !...

Le moral de nos soldats

On les attendait.
Voici quelques extraits d'une lettre écrite le 9 juillet par un aspirant de dix-neuf ans, posté à un des endroits les plus exposés du front de Champagne :

« Le 3 au soir, nous apprenions qu'une formidable offensive était imminente, et immédiatement on se disposait à la recevoir. »

« J'avais pour mission d'attendre avec ma section la fin du bombardement boche et de faire déclencher le tir de barrage des que j'apercevrais les colonnes d'assaut. »
« Je restais à peu près seul dans les premières lignes, complètement évacuées par les troupes. Subir un bombardement terrible dans des sapes qui ne sont rien moins que sûres, puis se replier dans des conditions extrêmement périlleuses, vous voyez que je n'avais pas le filon. Pour avoir quelque chance de m'en tirer, il fallait, pendant mon repli, rester entre le barrage roulant boche et les têtes des colonnes d'assaut : Charybde et Scylla ; il fallait traverser une rivière de six mètres dont on a fait sauter les ponts. »

« En somme, nous étions sacrifiés ; et, ce que je craignais le plus, c'est que le barrage français devait s'établir en arrière des premières lignes, juste sur la rivière, au fond de la vallée. »

Le jeune aspirant décrit ainsi le sort effroyable qui lui était réservé au moment de l'offensive. Il l'envisage froidement et l'accepte.

Il continue :
« Depuis trois nuits, plusieurs de nos batteries tirent sans discontinuer des obus à gaz. Si vous aviez entendu ce concert ! Les Boches étaient pendus aux cloches et tapaient sur les gongs jusqu'à sept heures du matin. (On sait que ces sortes de carillons annoncent aux troupes les vapeurs délétères). »

« Visite de Clemenceau, il y a deux jours. Proclamation de Gouraud : ceci en substance : — Nous allons être attaqués — bombardement terrible — assaut formidable — lutte dans les gaz — tuez-en le plus possible ! »

Ce que cet aspirant est devenu depuis sa dernière lettre, on ne le sait pas encore. Mais, d'après les quelques lignes qu'on vient de lire, on sent que les Allemands ont trouvé à qui parler, et que la dernière recommandation du général a dû être ponctuellement suivie.

Jeunesse d'Alsace

Nombreux sont les Alsaciens qui combattent dans nos rangs. Leur mérite est éclatant, car, s'ils sont faits prisonniers, c'est la mort sans phrases, l'exécution sommaire.

Avec les jeunes gens qui réussissent, au prix de terribles périls, à passer en France depuis la mobilisation, accourant dans notre pays des adolescents alsaciens, des enfants qui n'avaient pas encore terminé leur temps de collège.

Tel est le cas de Xavier Bureklé, au sujet duquel le professeur Chauvenet, de la Faculté des sciences de Besançon, a eu la très

heureuse idée de nous adresser les notes qui suivent. Elles éclairent l'âme alsacienne.

« Xavier Bureklé est né à Massevaux (Alsace) le 21 février 1898. Son père est industriel. »

« Jusqu'en 1914, il fit ses études à Colmar, à l'Oberrealschule. »

« Depuis 1915, il est en France. Il est entré au lycée de Belfort, puis à celui de Besançon. En juillet 1917, il a été reçu à la deuxième partie du baccalauréat de mathématiques. »

« Il est très intelligent, très travailleur, très tenace. »

« En juin dernier, il a été reçu premier au certificat d'études supérieures de chimie appliquée avec mention bien, après une année seulement de préparation. »

« Il va préparer les certificats de physique appliquée et de chimie générale, puis, dans mon laboratoire, le diplôme d'ingénieur chimiste. »

« Bravo, Xavier Bureklé ! Voilà la bonne manière de rendre à la France ce qu'il y a de meilleur en Alsace : le cœur et l'intelligence. »

Pasteur à la scène

On dit que Sacha Guityr prépare une pièce sur Pasteur, et que le rôle du grand savant sera tenu par Lucien Guityr.

Voilà de piquantes nouvelles !
Sacha Guityr n'est pas, d'ailleurs, le

premier auteur que cette noble figure ait tenté.

Nous savons qu'un homme politique qui commençait par être poète et qui, peut-être, l'est resté sans l'avouer, M. Henry Bérenger, a consacré à Louis Pasteur une pièce de théâtre. Mais elle n'a jamais vu le feu de la rampe.

Les écrivains d'aujourd'hui raffolent des sujets qui paraissent n'en pas être, parce qu'ils sont dépourvus de péripéties extérieures et que tout s'y passe intérieurement.

Ils pensent que c'est la véritablement la vie moderne : point d'aventures apparentes, mais de troubles et de tragiques débats de conscience.

A propos de Pasteur, on voit ce que purent être les angoisses dont l'homme illustre fut étreint. Au moment d'expérimenter le vaccin de la rage sur un petit berger qui avait été mordu, il fut tourmenté de l'idée qu'il allait peut-être hâter la mort de l'enfant.

Sans doute aussi, au chevet d'une de ses filles agonisante, confronta-t-il sa science avec ses sentiments religieux : émouvante antithèse.

Peut-être, encore, quand la paralysie le frappa et ne lui laissa plus que la disposition de la moitié de son corps, la lutte de la maladie envahissante avec ce clairvoyant génie fut-elle d'une effrayante majesté.

Il n'est pas impossible que ces données aient séduit Sacha Guityr.

Par contre, nous ne voyons pas très bien Louis Pasteur réincarné en Lucien Guityr. Louis Pasteur était petit, maigre, olivâtre. La méditation avait creusé dans son masque tant de rides que son front et ses joues semblaient des paquets de cordes. Des yeux d'une eau lumineuse embusqués sous les immenses apostrophes des sourcils resplendissaient dans cette sécheresse.

Lucien Guityr est grand, gras, bien portant, jofouff. S'il réussit à entrer dans la peau de son personnage, il donnera la plus étonnante preuve de son merveilleux talent.

LE PONT DES ARTS

Soit seul, soit en compagnie de son ami G. de la Fouchardière, père-spirituel du Bouff, parrain du millionnaire Tripette et de Scipion Pégonade, M. Rodolphe Bringer est un spécialiste du roman gal. C'est un genre qui peut paraître d'autant plus ingrat d'une part, qu'il est plus populaire de l'autre. Cette fois, l'humoriste a écrit *M. le Vicomte et son Pote*, et qui peut ignorer encore ce que c'est qu'un « pote », à une époque où l'argot triomphe jusque sur le seuil de l'Académie ? La trame de cette aventure a été fournie par une vraisemblable camaraderie de tranchée.

Jérusalem qui possède tant de monuments antiques, n'a point encore un institut archéologique, exception faite de l'Institut biblique dirigé par le savant dominicain français, le P. Lagrange.

Dans une conférence donnée à Paris, à l'occasion de la prise de Jérusalem, M. Victor Bérard avait exprimé le désir de voir fleurir dans la ville sainte les études archéologiques. Ce vœu vient d'être réalisé par l'Académie britannique qui, sur l'initiative du « Palestine Exploration Fund » a constitué un comité en vue de fonder une école britannique d'archéologie à Jérusalem.

Ce comité qui comprend le Primat, lord Bryce, lord Reay, sir George Adam Smith, le professeur Flinders Petrie et Anthony de Rothschild, a lancé une invitation au public, demandant la souscription de 20.000 livres sterling au moins, comme fonds de dotation.

Ainsi, dès que la reprise des recherches archéologiques en Palestine sera possible, la tâche de ces étudiants de toutes les parties de l'Empire, viendront compléter leurs connaissances spéciales.

LE VEILLEUR.

THÉÂTRES

Comédie-Française. — Mlle Roseraie fera ce soir ses débuts dans *L'Acare*, à côté de MM. de Féraudy, Léon Bernard, Falconnier, Ravel, Charles Granval, René Rocher, etc., Mmes Valpreux et Nizan.

LA JOURNÉE :
Comédie-Française, 1 h. 30. *Polyeucte*, le *Médécin malgré lui* ; 7 h. 45. *L'Épreuve*, *L'Acare*.
Opéra-Comique, 1 h. 30. *Werther*, *Cavalleria rusticana* ; 7 h. 30. *les Contes d'Hoffmann*.
Palais-Royal, 2 h. 30 et 8 h. 30. *Botru chez les civils*.
Renaissance, 2 h. 30 et 8 h. 30. *Florette et Patapon*.

Th. Antoine, 2 h. 30 et 8 h. 30. *A votre santé*.
Edouard-VII, 2 h. 45 et 8 h. 45. *la Folle Nuit*.
Th. Albert-I^{er}, Every evening, at 8 h. 30. English players, in english plays. *Wanted a husband*.
Scala, 2 h. 30 et 8 h. 30. *le Papa du régiment*.
Th. Gaiety-Rousselle (Louv. 37-10), 2 h. 30 et 8 h. 30. *Mind your Pips*, grande revue ; à 3 h., concert et ballets.
Grand-Guignol, 8 h. 30. *Au Rat mort*, le *Triangle*.

SPECTACLES DIVERS
Folies-Bergère (Gut. 02-59), 8 h. 30. la revue *Quand même !* Samedi et dim., matinée.
Olympia (Centr. 44-68), t. l. jours, mat. et soir.
Spect. de music-hall : vedettes, attr. act. Sketch. Eldorado, 2 h. 30 et 8 h. 45. *l'Enlèvement*.

L'exécution de Duval

Duval — nous l'avons annoncé dans notre précédent numéro — a été passé par les armes, hier matin, à l'aube.

Le condamné dormait du plus profond sommeil lorsque, à 4 h. 8, il fut réveillé par le lieutenant Tétrau, remplaçant le commandant Jullien, en congé.

— Je m'y attendais, dit-il simplement, et sans émotion apparente. Soyez tranquille, je mourrai sans bruit.

Il se leva aussitôt et se vêtit rapidement, sans adresser le moindre mot aux personnalités officielles qui venaient de pénétrer dans sa cellule : MM. Prieol, commissaire du camp retranché de Paris ; le général Pillot, commandant la place de Paris ; Mouton, directeur de la police judiciaire ; Tanguy, Ducrocq et M. Magnan. Après être resté en tête à tête pendant quelques minutes avec M. Gespitz, aumônier de la Santé, il sortit de sa cellule pour se rendre au greffe de la prison, où furent accomplies les formalités de levée d'écrout.

— Vous n'avez aucune déclaration à faire ? lui demanda le lieutenant rapporteur.

— Non, répondit Duval. Je ne vous demande rien. Je sais mourir.

Il écrivit à sa femme une lettre de deux pages qu'il confia à son avocat, puis il se tint à la disposition de la justice. Il était alors 4 h. 20.

Vingt-cinq minutes plus tard, l'aube dans laquelle on lui avait fait prendre place pénétrait dans le fort de Vincennes, d'où elle ressortait, quelques instants après, se dirigeant vers le lieu de l'exécution.

Duval descendit sans aide, et alla de lui-même se placer devant l'officier qui lui donna lecture de l'arrêt du 3^e conseil de guerre le condamnant à mort. Puis, il fut immédiatement conduit au poteau.

On lui lia les mains, mais il refusa de se laisser bander les yeux.

— Ce n'est pas la peine, dit-il.

A 5 h. 8 exactement, justice était faite. Duval tomba sur les genoux, frappé de douze balles dans la poitrine.

CHAIRES A VENDRE 350⁰⁰ Bonnes et fortes chaises cannées à vendre ; conviendraient pour salles de spectacles ou cinémas. 4 DOUBLES PORTES CAPITONNÉES, avec leurs ferrures Baumer, en bon état, à vendre. S'adresser à M. SPOON, 20, rue d'Enghien, le matin, de 11 heures à midi.

Bourse de Paris du 17 Juillet 1918

VALEURS	Cours précédent	Cours du jour	VALEURS	Cours précédent	Cours du jour
PARQUET					
5 0/0 non libéré	88 1/2	88 1/2	101.100	383	380
5 0/0 libéré	88 1/2	88 1/2	101.200	413	417
3 0/0 non libéré	77 50	77 50	101.300	321	321
3 0/0 libéré	77 50	77 50	101.400	427	429
4 1/2 0/0	61 80	61 80	101.500	361	360
4 1/2 0/0	61 80	61 80	101.600	329	329
4 1/2 0/0	61 80	61 80	101.700	1145	1150
4 1/2 0/0	61 80	61 80	101.800	960	960
4 1/2 0/0	61 80	61 80	101.900	960	960
4 1/2 0/0	61 80	61 80	102.000	735	740
4 1/2 0/0	61 80	61 80	102.100	1120	1115
4 1/2 0/0	61 80	61 80	102.200	515	515
4 1/2 0/0	61 80	61 80	102.300	480	481
4 1/2 0/0	61 80	61 80	102.400	1900	1890
4 1/2 0/0	61 80	61 80	102.500	510	515
4 1/2 0/0	61 80	61 80	102.600	185	185
4 1/2 0/0	61 80	61 80	102.700	747	747
4 1/2 0/0	61 80	61 80	102.800	390	389
4 1/2 0/0	61 80	61 80	102.900	389	390
4 1/2 0/0	61 80	61 80	103.000	389	390
4 1/2 0/0	61 80	61 80	103.100	389	390
4 1/2 0/0	61 80	61 80	103.200	389	390
4 1/2 0/0	61 80	61 80	103.300	389	390
4 1/2 0/0	61 80	61 80	103.400	389	390
4 1/2 0/0	61 80	61 80	103.500	389	390
4 1/2 0/0	61 80	61 80	103.600	389	390
4 1/2 0/0	61 80	61 80	103.700	389	390
4 1/2 0/0	61 80	61 80	103.800	389	390
4 1/2 0/0	61 80	61 80	103.900	389	390
4 1/2 0/0	61 80	61 80	104.000	389	390
4 1/2 0/0	61 80	61 80	104.100	389	390
4 1/2 0/0	61 80	61 80	104.200	389	390
4 1/2 0/0	61 80	61 80	104.300	389	390
4 1/2 0/0	61 80	61 80	104.400	389	390
4 1/2 0/0	61 80	61 80	104.500	389	390
4 1/2 0/0	61 80	61 80	104.600	389	390
4 1/2 0/0	61 80	61 80	104.700	389	390
4 1/2 0/0	61 80	61 80	104.800	389	390
4 1/2 0/0	61 80	61 80	104.900	389	390
4 1/2 0/0	61 80	61 80	105.000	389	390
4 1/2 0/0	61 80	61 80	105.100	389	390
4 1/2 0/0	61 80	61 80	105.200	389	390
4 1/2 0/0	61 80	61 80	105.300	389	